



# LACAN

## *La troisième*

**1-11-1974**

Ce document de travail a pour sources principales :

- [La troisième](#), (mp3) sur le site de [Patrick Valas](#).
- [La troisième](#), (pdf) sur le site de l'[E.L.P.](#)

Ce texte nécessite l'installation de la police de caractères spécifique, dite « Lacan », disponible ici : <http://fr.ffonts.net/Lacan.font.download> (placer le fichier Lacan.ttf dans le répertoire c:\windows\fonts)

Les références bibliographiques privilégient les éditions les plus récentes. Les schémas sont refaits.  
N.B. Ce qui s'inscrit entre crochets droits [ ] n'est pas de Jacques Lacan.

[\(Contact\)](#)

1<sup>er</sup> Novembre 1974

## La Troisième

[Début : 1' 20"] *La Troisième !* C'est le titre.

La troisième elle revient, c'est toujours la première, comme dit Gérard de Nerval <sup>1</sup>.

Y objecterons-nous qu'ça fasse « *disque* » ? Pourquoi pas, si ça « *dit ce que* ».

Encore faut-il, ce « *dit-ce-que* », l'entendre, ce quelque chose que l'*disque* « *ourdrome* ».

Si j'injecte ainsi un bout de plus d'onomatopée dans la langue, ce n'est pas qu'elle soit en droit de me retoquer : il n'y a pas d'onomatopée qui déjà ne se spécifie de son système phonématique, à la langue.

Vous savez que pour le français, Jakobson l'a calibré : c'est grand comme ça [matrice phonologique].

Autrement dit, que c'est d'être du français que le *disque* « *ourdrome* ».

Je tempère ça à remarquer qu'« *ourdrome* » est un *ronron* qu'admettraient d'autres *lalanges*, si j'agréé bien de l'oreille à telle de nos voisines géographiques, et que ça nous sort naturellement du jeu de la matrice, celle de Jakobson, celle que j'en spécifiais à l'instant.

Bon... Comme il faut pas que je parle trop longtemps, je vous passe un truc.

Ça me donne l'occasion simplement, ct'« *ourdrome* », de mettre *la voix* sous la rubrique des quatre *objets* dits - par moi - *petit(a)*,

- c'est-à-dire de *la revider de la substance* qu'il pourrait y avoir dans *le bruit* qu'elle fait,

- c'est-à-dire la remettre au compte de l'opération signifiante, celle que j'ai spécifiée des effets dits de métonymie.

De sorte qu'à partir de là, *la voix* - si je puis dire - *la voix* est libre, libre d'être autre chose que *substance* <sup>2</sup>.

Voilà ! Mais c'est une autre délinéation que j'entends pointer en introduisant ma « *Troisième* ».

L'onomatopée là, qui m'est venue d'une façon un peu personnelle, me favorise - touchons du bois - me favorise de ce que *le ronron*, c'est sans aucun doute *la jouissance* du chat.

Que ça passe par son larynx ou ailleurs, moi j'en sais rien, quand je les caresse ça a l'air d'être de tout le corps, et c'est ce qui me fait entrer à ce dont je veux partir.

Je pars de là, ça vous donne pas forcément la règle du jeu, mais ça viendra après, hein.

« *Je pense... donc se jouit* » : Ha ! Ça rejette le « *donc* » usité, hein, qui se dit « *je souis* ». Bon, je fais un petit badinage là-dessus.

Rejeter, hein, si c'est à entendre comme ce que j'ai dit de la forclusion : que *rejeté*, le « *je souis* », ça *reparaît dans le réel*.

Ça pourrait passer pour un défi à mon âge, à mon âge où depuis trois ans...

comme on dit ça aux gens à qui on veut l'envoyer dans les dents

...depuis trois ans Socrate était mort !

Mais même si je défuntais, hein, à la suite...

ça pourrait bien m'arriver, c'est arrivé à Lévi-Strauss<sup>3</sup>, comme ça, à la tribune

...Descartes n'a jamais entendu - à propos de son « *je souis* » - dire qu'il jouissait de la vie.

C'est pas ça du tout. Quel sens ça a, son « *je souis* » ? Ben exactement mon *sujet* à moi, le « *je* » de la psychanalyse.

Naturellement il le savait pas, le pauvre, il le savait pas, ça va de soi, il faut que je lui interprète : c'est un *symptôme*.

Car de quoi est-ce qu'il pense, avant de conclure qu'il suit... la musique de l'être sans doute ?

Il pense, il pense du savoir de l'école dont les Jésuites, ses maîtres, lui ont rebattu les oreilles - et il constate que c'est léger.

Ce serait meilleur tabac, c'est sûr, s'il se rendait compte que son savoir va bien plus loin qu'il ne croit, à la suite de l'école, qu'il y a de l'eau dans le gaz, si je puis dire, et du seul fait qu'il parle, car parler, car parler de la langue, il a un *inconscient*, et paumé, comme tout un chacun qui se respecte, ce que j'appelle un *savoir impossible* à rejoindre pour le sujet, alors que lui, le sujet, y'a qu'un signifiant seulement qui le représente auprès de ce savoir.

C'est un représentant, si je puis dire, de commerce, avec ce savoir constitué pour Descartes...

comme c'est d'usage à son époque

...de son insertion dans le discours où il est né, c'est-à-dire *le discours* que j'appelle *du maître*, *le discours* du nobliau.

C'est bien pour ça qu'il en sort pas avec son « j'pense donc *je souis* ».

1 Gérard de Nerval : *Poésies et souvenirs*, Paris, Gallimard, 1974, p. 139, Artémis : « *La troisième revient... C'est encore la première.* »

2 La désubstantialisation de la voix, son *évidement*, montre l'*objet(a)* comme inter-dit dans la métonymie.

3 Lapsus de Lacan : il s'agissait de Maurice Merleau-Ponty.

C'est quand même mieux que ce que dit Parménide.

L'opacité là, l'opacité de la conjonction du **VOΞΙV** [la pensée] et de l'**Εἶναι** [l'être].

Il en sort pas, hein, ce pauvre Platon, il en sort pas parce que si y'avait pas lui, qu'est-ce qu'on saurait de Parménide ?

Mais ça empêche pas qu'il en sort pas, et que s'il ne nous transmettait pas *l'hystérie géniale* de Socrate, ben qu'est-ce qu'on en tirerait ?

Moi je me suis échiné là pendant ces pseudo-vacances, je me suis échiné sur le *Sophiste*.

Je dois être trop sophiste probablement pour que ça m'intéresse.

Il doit y avoir là quelque chose à quoi je suis bouché, hein. J'apprécie pas...

Il nous manque des trucs pour apprécier :

il nous manque de savoir ce qu'était le sophiste à cette époque,

il nous manque le poids de la chose.

Allez, revenons au sens du « *souis* ».

C'est pas simple, hein, ce qui dans la grammaire traditionnelle se met au titre de la conjugaison d'un certain verbe *être*.

Pour le latin, alors là tout le monde s'en aperçoit, que *fui*...

comme on dit en Italie

...que *fui* ne fait pas somme avec *sum*, comme on dit aussi ici.

Sans compter le reste du *bric à brac*. Bon enfin je vous en passe, je vous passe tout ce qui est arrivé quand *les sauvages* là, les Gaulois se sont mis à avoir à se tirer d'affaire avec ça : ils ont fait glisser le « *est* » du côté du « *stat* »<sup>4</sup>.

Ils sont pas les seuls d'ailleurs. En Espagne je crois - *je crois* - je crois que ça a été le même truc, enfin bon... [13' 40"]

Enfin la linguisterie se tire de tout ça comme elle peut.

Je m'en vais pas maintenant vous répéter ce qui fait « *les dimanches* » de nos études classiques.

Il n'en reste pas moins qu'on peut se demander de quelle chair ces êtres...

qui sont d'ailleurs des êtres de mythe, enfin ceux dont j'ai mis le nom là :

les *Un-deux européens*, on les a inventés exprès, enfin c'est des mythes

...qu'est-ce qu'ils pouvaient mettre dans la copule ?

Ce qui partout ailleurs que dans nos langues, c'est simplement n'importe quoi qui sert de *copule*, enfin quelque chose comme la préfiguration du « *Verbe incarné* », on dira ça ici [i.e. *ici à Rome*].

Ça me fait suer, enfin, n'est-ce pas.

On a cru me faire plaisir en me faisant venir à Rome, j'sais pas pourquoi.

Il y a trop de locaux pour l'*«Esprit Saint»*.

Qu'est-ce que l'Être a de suprême si ce n'est par cette copule ?

Enfin je me suis amusé à y interposer ce qu'on appelle des « *personnes* ».

Ça... ça foire à *être*, enfin j'ai trouvé un machin qui m'a amusé comme ça :

- « *m'es-tu-me...* »,

- « *mais-tu-me...* »,

- ça permet de s'embrouiller : « *m'est me tu ?* ».

En réalité, c'est le même truc.

C'est l'histoire du message que chacun reçoit sous sa forme inversée.

Je dis ça depuis très longtemps et ça a fait rigoler.

À la vérité, c'est à Claude Lévi-Strauss que je le dois.

Il s'est penché vers une de mes excellentes amies, qui est sa femme, qui est Monique pour l'appeler par son nom,

et il lui a dit à propos de ce que j'exprimais, que c'était ça, enfin que chacun recevait son message sous une forme inversée.

Monique me l'a répété. Je pouvais pas trouver de formule plus heureuse pour ce que je voulais dire juste à ce moment-là.

Enfin c'est quand même lui qui me l'a refile. Vous voyez, je prends mon bien où je le trouve.

Bon, alors je passe sur les autres temps, sur l'étayage de l'imparfait, hein : j'étais.

Ah ! qu'est-ce que tu étais ? Et puis le reste...

Enfin, passons parce qu'il faut que j'avance.

Le subjonctif, c'est marrant. « *Qu'il soit* » - comme par hasard. Bon...

---

4 Sur les racines de « *être* » (*stare, estar* ↔ *eram...*) cf. *Dictionnaire étymologique* Bloch et Von Wartburg, p. 241, 7<sup>e</sup> éd 1986, PUF.

Descartes, lui, ne s'y trompe pas, hein : *Dieu*, c'est le *dire*.  
Il voit très bien que « *dieure* », c'est ce qui fait être *la vérité*, ce qui en décide, à sa tête.  
Il suffit de *dieure* comme moi, c'est *la vérité*, pas moyen d'y échapper.  
Si *Dieure* nous trompe, tant pis, c'est *la vérité* par le décret du *dieure*, *la vérité en or*.

Bon passons. Parce que je fais là, comme ça, juste à ce moment-là quelques remarques à propos des gens, comme ça, qui ont trébuché la critique, là de l'autre côté du Rhin, pour finir par baiser le cul d'Hitler.  
Ça me fait grincer des dents. Bon...

Alors *le symbolique*, *l'imaginaire* et *le réel*, ça c'est le n° 1.  
L'inouï c'est que ça ait pris du sens, et pris du sens rangé comme ça.  
Dans les deux cas c'est à cause de moi, c'est ce que j'appelle « *le vent* »,  
- le vent dont je sens que moi je peux même plus le prévoir,  
- le vent dont on gonfle ses voiles à notre époque.

Car c'est évident, ça n'en manque pas, de sens, au départ.  
C'est en ça que consiste *la pensée* :  
- que des mots introduisent dans le corps quelques représentations *imbéciles*, voilà vous avez le truc, vous avez là *l'imaginaire*,  
- et qui en plus nous rend gorge...  
ça veut pas dire qu'il nous rengorge, non  
...il nous re-dégeule quoi ?

Comme par hasard *une vérité*, une vérité de plus. C'est un comble !  
Que le sens se loge en lui, nous donne du même coup les deux autres, comme *sens*.

*L'idéalisme...*  
dont tout le monde a répudié comme ça l'imputation  
...l'idéalisme est là derrière.

Les gens ne demandent que ça, hein : *que ça les intéresse*, vu que la pensée c'est bien ce qu'il y a de plus crétinissant à agiter le grelot du sens.

Comment vous sortir de la tête l'emploi *philosophique* de mes termes...  
c'est-à-dire l'emploi ordurier  
...quand d'autre part faut bien que ça entre ?

Mais ça vaudrait mieux que ça entre ailleurs.  
Vous vous imaginez que la pensée, ça se tient dans la cervelle.  
Enfin, je vois pas pourquoi je vous en dissuaderais.

Moi je suis sûr...  
« *je suis sûr* » : comme ça... c'est mon affaire  
...que ça se tient dans les peuciers du front, chez l'être parlant exactement comme chez le hérisson.

J'adore les hérissons. Quand j'en vois un, je le mets dans ma poche, dans mon mouchoir.  
Naturellement il pisse, jusqu'à ce que je l'aie ramené sur ma pelouse, à ma maison de campagne.  
Et là j'adore voir se produire ce plissement des peuciers du front.  
À la suite de quoi, tout comme nous, il se met en boule.  
Bon, enfin si vous pouvez penser avec les pensées du front, vous pouvez aussi penser avec les pieds.

Eh ben c'est là que je voudrais que ça entre, puisqu'après tout *l'imaginaire*, *le symbolique* et *le réel*, c'est fait pour que ceux, ceux dans cet attroupement qui sont ceux qui me suivent, pour que ça les aide à frayer le chemin de l'analyse. Ouais...

Ces ronds là,  
- ces *ronds de ficelle* dont je me suis esquiné à vous faire des dessins,  
- ces *ronds de ficelle*, il s'agit pas de les ronronner, eux.  
Faudrait que ça vous serve,  
- que ça vous serve justement à l'*erre* dont je vous parlais cette année,  
- que ça vous serve à vous apercevoir ce qui... la topologie que ça définit, ce qu'il y a *entre*, à être non dupes de l'autoroute.

Ces termes ne sont pas « *tabou* ».  
Ce qu'il faudrait c'est que vous les pigiez.  
*Et ils sont là depuis bien avant* celle que j'implique de la dire « *la première* », enfin la première fois que j'ai parlé à Rome.

Je les ai sortis, ces trois [SIR 8-7-1953]...

après les avoir - enfin, comme ça - assez bien cogités

...je les ai sortis très tôt, bien avant de m'y être mis, à mon premier *discours de Rome* [1953-9-26].

Que ça soit ces ronds du nœud borroméen, c'est quand même pas une raison non plus pour vous y prendre le pied.

C'est pas ça que j'appelle « *penser avec ses pieds* ».

Il s'agirait que vous y laissiez quelque chose de bien différent d'un membre...

je parle des analystes, hein

...il s'agirait que vous y laissiez cet objet insensé que j'ai spécifié du *petit(a)* :

c'est ça, ce qui s'attrape au coinement du *symbolique, de l'imaginaire et du réel* comme nœud.

C'est à l'attraper *juste*, que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction :

l'offrir comme *cause*, comme *cause de son désir* à votre analysant.

C'est ça qu'il s'agit d'obtenir.

Mais si vous vous prenez la patte, ben c'est pas terrible non plus, hein.

L'important c'est que ça se passe à vos frais.

Pour dire les choses, après cette répudiation du « *je souïs* », et ben je m'amuserai à vous dire que ce nœud, il faut l'être [(a)]. [28'40"]

Alors si je rajoute en plus ce que vous savez, d'après ce que j'ai articulé pendant, pendant un an des 4 *discours* sous le titre de *L'envers de la psychanalyse*, il n'en reste pas moins que de l'être [(a)], il faut que vous n'en fassiez que le *semblant*.

Ça, c'est calé, hein ! C'est d'autant plus calé qu'il suffit pas d'en avoir l'idée pour en faire le *semblant*.

Ne vous imaginez pas que j'en ai eu, moi, l'idée : j'ai écrit *objet(a)*, c'est tout différent.

Ça l'apparente à la logique, c'est-à-dire que ça le rend [de l'écrire] opérant dans le *réel* au titre de l'objet dont justement y'a pas d'idée.

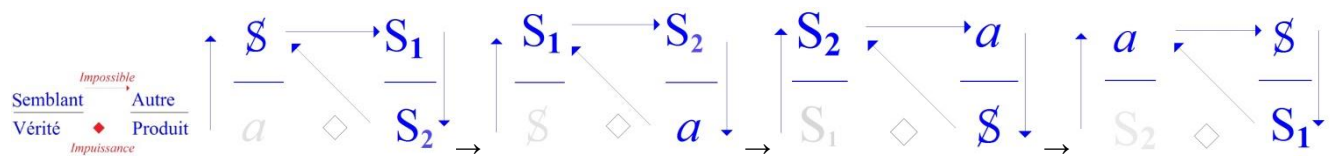
Parce qu'il faut bien le dire, c'était un trou jusqu'à présent, dans toute théorie quelle qu'elle soit : l'objet dont il y'a pas d'idée.

C'est ce qui justifie mes réserves, celles que j'ai fait tout à l'heure à l'endroit du pré-socratisme de Platon.

C'est pas qu'il n'en ait pas eu le sentiment : le *semblant* il y baigne sans le savoir, ça l'obsède.

Car même s'il ne le sait pas, ça ne veut rien dire qu'une chose : c'est qu'il le sent, mais qu'il ne sait pas pourquoi c'est comme ça.

D'où cet insupport, cet insupportable [insu portable] qu'il propage.



Il n'y a pas un seul *discours* [H.U.M] où le *semblant* ne mène le jeu.

On ne voit pas pourquoi le dernier venu, le *discours analytique* [A], y échapperait.

Ce n'est quand même pas une raison pour que dans ce *discours*, sous prétexte qu'il est le dernier venu, vous vous sentiez si mal à l'aise, que de faire...

selon l'usage dont s'engoncent vos collègues de l'« *Internationale...* »

...un *semblant* plus semblant que nature, affiché !

Si vous vous rappelez quand même le *semblant* de ce qui parle - comme espèce - il est là toujours, dans toute espèce de *discours* qui les occupe [H.U.M], c'est quand même une seconde nature.

Alors, j'sais pas... soyez plus détendus, plus naturels quand vous recevez quelqu'un qui vient vous demander une analyse.

Ne vous sentez pas si obligés à vous pousser du col.

Même comme « *bouffon* » vous êtes justifiés d'être.

Vous n'avez qu'à regarder ma « *Télévision* » : je suis un clown.

Ben prenez exemple là-dessus, et ne m'imites pas !

Le *sérieux* qui m'anime, c'est la *série* que vous constituez : vous ne pouvez à la fois en être [de la série] et l'être [sérieux]...

Le *symbolique, l'imaginaire et le réel*, c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez du *discours analytique*, quand *analyste vous l'êtes*.

Ils n'émergent, ces termes [Symbolique, Imaginaire, Réel], vraiment que pour et par ce *discours*.

J'ai pas eu à y mettre d'intention, j'ai eu qu'à suivre, moi aussi.

Ça veut pas dire que ça n'éclaire pas les autres *discours* [H,U,M], mais ça les invalide pas non plus.

Le *discours du maître* [S<sub>1</sub>→ S<sub>2</sub> |a] par exemple, sa fin c'est que les choses aillent au pas de tout le monde.

Ben ça, c'est pas du tout la même chose que *le réel*, parce que *le réel* justement

- c'est ce qui ne va pas,
- ce qui se met en croix dans ce charroi,
- bien plus : ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver cette marche [cf. *cycloïde de Pascal*].

Je l'ai dit d'abord [1<sup>er</sup> temps] : [Le Réel c'est] ce qui revient toujours à la même place...

L'accent est à mettre sur « revient »

...c'est la place [vide] qui se découvre, la place du semblant.

Il est difficile de l'instituer du seul *imaginaire*, comme d'abord la notion de *place* semble l'impliquer.

Heureusement que nous avons la topologie mathématique pour y prendre un appui, et c'est ce que j'essaie de faire.

D'un 2<sup>nd</sup> temps à le définir ce *réel*, c'est de « l'impossible », d'une modalité logique, que j'ai essayé de le pointer.

Supposez en effet qu'il n'y ait rien d'*impossible* <sup>5</sup> dans le *réel*.

Ben les savants feraient une drôle de gueule, hein, et nous aussi [les analystes] !

*Qui est-ce qui a quelque chose à flûter ?*

Mais qu'est-ce qu'il a fallu parcourir de chemin, hein, pour s'apercevoir de ça ! Des siècles, on a cru tout possible [espace Φ].

Enfin, j'sais pas, il y en a peut-être quelques-uns d'entre vous qui ont lu Leibniz.

Il ne s'en tirait que par le « *compossible* » : Dieu avait fait de son mieux, il fallait que les choses soient possibles *ensemble*.

Enfin, ce qu'il y a de *kombinat*, et même de « *combine* » derrière tout ça, c'est pas imaginable.

Peut-être l'analyse nous introduira-t-elle à considérer *le monde comme ce qu'il est : imaginaire*.

Ça ne peut se faire qu'à *réduire la fonction dite de « représentation »*, à la mettre là où elle est : soit dans le *corps*.

Ça, y'a longtemps qu'on se doute de ça, c'est même en ça que consiste l'idéalisme philosophique.

Seulement, l'idéalisme philosophique est arrivé à ça, mais tant qu'il n'y avait pas de *science*, ben ça pouvait que la boucler,

non sans une petite pointe, en se résignant ils attendaient les signes, les signes de l'au-delà, du *noumène* : *comme ça qu'ils appellent ça*.

C'est pour ça qu'il y a eu quand même quelques évêques dans l'affaire, l'évêque Berkeley notamment,

qui de son temps était imbattable, et que ça arrangeait très bien.

*Le réel n'est pas le monde. Il n'y a aucun espoir d'atteindre le réel par la représentation.*

Je ne vais pas me mettre à arguer ici de *la théorie des quanta* ni de l'onde et du corpuscule.

Vaudrait mieux quand même que vous y soyez au parfum, bien que ça ne vous intéresse pas.

Mais vous y mettre, au parfum, faites-le vous-mêmes, il suffit d'ouvrir quelques petits bouquins de science.

*Le réel* du même coup n'est pas universel, ce qui veut dire qu'il n'est « *tout* » qu'au sens strict

de ce que chacun de ses éléments soit identique à soi-même, mais à ne pouvoir se dire *πάντες* [pan<sup>t</sup>ès].

Y'a pas de « *tous les éléments* », y a que des ensembles à déterminer dans chaque cas. Pas la peine d'ajouter : *c'est tout !*

Ça n'a le sens que de ponctuer ce n'importe quoi de signifiant *l'être*, qui est ce que j'écris **S** indice 1 : **S**<sub>1</sub>,

signifiant qui ne s'écrit que de le faire sans aucun effet de sens. *L'homologue si j'ose dire, de l'objet petit a*. [41' 04"]

Enfin, quand je pense que je me suis amusé pendant un moment à faire un jeu là, entre ce **S**<sub>1</sub>...

que j'avais poussé jusqu'à la dignité du signifiant « *Un* »

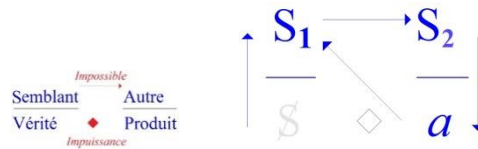
...que j'ai joué avec ce « *Un* » et le *petit(a)* en les nouant par le nombre d'or <sup>6</sup>, ça vaut mille !

Ça veut rien dire que « *ça vaut mille* », ça veut dire que ça prend portée de *l'écrire*.

En fait, c'était pour illustrer la vanité de tout coït avec le monde, c'est-à-dire de ce qu'on a appelé jusqu'ici « *la connaissance* ».

*Car y'a rien de plus dans le monde qu'un objet(a), chiure ou regard, voix ou tétine,  
qui réend le sujet [S] et le grime en ce déchet [a] qui, lui, au corps, ex-siste [S ◊ a].*

5 Cf. le proverbe vaudois : « Rien n'est impossible à l'Homme, ce qu'il ne peut pas faire il le laisse. », séminaires : S7 L'éthique..., S8 L<sub>e</sub> transfert..., S19 ...On pire.  
6 Cf. séminaire 1968-69 : « D'un Autre à l'autre », séance du 29-01-1979...



Pour en faire *semblant* [position de l'analyste], il faut être doué :



C'est particulièrement difficile comme ça pour... c'est *plus difficile pour une femme* que pour un homme, contrairement à ce qui se dit. Que la femme soit l'*objet(a)* de l'homme à l'occasion, ça veut pas dire du tout qu'elle, elle a du goût à l'être. Mais enfin ça arrive, ça arrive qu'elle y ressemble naturellement. Il n'y a rien de plus semblable, enfin qui ressemble plus à une chiure de mouche, qu'Anna Freud ! [rires] Ça doit lui servir ! Ouais...

Soyons sérieux, revenons à faire ce que j'essaie.

Il me faut soutenir cette « Troisième » du réel qu'elle comporte, et c'est pourquoi je vous pose la question...

dont je vois que les personnes qui ont parlé avec moi [lapses]... avant moi, se doutent un peu, non seulement se doutent mais même elles l'ont dit, et qu'elles l'aient dit signe qu'elles s'en doutent

...est-ce que la psychanalyse est un symptôme ?

Vous savez, quand je pose les questions c'est que j'ai la réponse.

Mais enfin ça vaudrait tout de même mieux que ce soit la bonne, réponse.

*J'appelle « symptôme » ce qui vient du réel.*

Ça veut dire que ça se présente comme un petit poisson dont *le bec vorace* ne se referme qu'à se mettre du *sens* sous la dent. Alors de deux choses l'une :

- ou ça le fait proliférer - « *Croissez et multipliez-vous !* » a dit le Seigneur. Ce qui est quand même quelque chose d'un peu fort, qui devrait nous faire tiquer, enfin cet emploi du terme « multiplication » : lui, le Seigneur, quand même il sait ce que c'est qu'une multiplication, c'est pas le foisonnement du petit poisson,
- ou bien alors, il en crève.

Ce qui vaudrait le mieux - c'est à quoi nous devrions nous efforcer - c'est que *le réel du symptôme en crève*, et c'est là la question : *comment faire?*

Il y a une époque comme ça où je me propageais, enfin dans des services que j'nommerai pas...

quoique dans mon machin [texte] j'y fasse allusion, ça passera à l'impression, ça il faut que je saute un peu

...y'a une époque où j'essayais de faire comprendre dans des services de médecine ce que c'était que *le symptôme*, je le disais pas tout à fait comme maintenant, hein, mais quand même...

c'est peut-être un *Nachtrag*

...quand même je crois que je le savais déjà, même si j'avais pas encore fait surgir *l'imaginaire, le symbolique et le réel*.

- *Le sens du symptôme* n'est pas celui dont on le nourrit pour sa prolifération ou extinction,
- *le sens du symptôme c'est le réel, le réel* en tant qu'il se met en croix pour empêcher que marchent les choses, au sens où elles se rendent compte d'elles-mêmes de façon satisfaisante, satisfaisante au moins pour le maître.

Ce qui ne veut pas dire que l'esclave en souffre d'aucune façon, bien loin de là.

L'esclave...

je vous demande pardon de cette parenthèse

...l'esclave, lui dans l'affaire, il est peinarde, bien plus qu'on ne croit, hein ?

C'est lui qui *jouit*...

contrairement à ce que dit Hegel qui devrait quand même s'en apercevoir

...puisque c'est bien pour ça qu'il s'est laissé faire par le maître. Alors Hegel lui promet en plus l'avenir, il est comblé !

Ça aussi, c'est un *Nachtrag*, un *Nachtrag* plus sublime que dans mon cas, si je puis dire, parce que ça prouve que l'esclave avait le bonheur d'être déjà chrétien au moment du paganisme.



C'est évident, mais enfin c'est quand même curieux, c'est vraiment là, c'est le *bénéf* total ! *Tout, tout pour être heureux !*  
Ça ne se retrouvera jamais. Maintenant qu'il y'a plus d'esclaves, nous en sommes réduits à relâcher tant que nous pouvons les comédies de Plaute et de Térence, et tout ça pour nous faire une idée de ce qu'ils étaient bien, les esclaves. Enfin je m'égare... Ce n'est pas pourtant sans ne pas perdre la corde de ce qu'il prouve, cet égarement.

*Le sens du symptôme* dépend de l'avenir du *réel*, donc...  
comme je l'ai dit, là à la conférence de presse  
...de la réussite de la psychanalyse.

Ce qu'on lui demande, c'est de nous débarrasser  
- *et du réel*,  
- *et du symptôme*.

Si elle a du succès dans cette demande, on peut s'attendre...  
je dis ça comme ça, pardon, mais je vois qu'il y a des personnes  
qui n'étaient pas à cette conférence de presse, alors c'est pour elles que je le dis  
...on peut s'attendre à tout, à savoir à un retour de la vraie religion par exemple, qui comme vous le savez n'a pas l'air de déprimer.

Elle n'est pas folle, hein, *la vraie religion*, tous les espoirs, tous les espoirs lui sont bons si je puis dire, elle les sanctifie. Alors bien sûr, ça les lui permet.

Mais si la psychanalyse donc réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un *symptôme* oublié.  
Elle ne doit pas s'en épater, c'est le destin de *la vérité* telle qu'elle-même le pose au principe : *la vérité s'oublie*.  
Donc tout dépend de si *le réel* insiste. Ben pour ça, il faut que la psychanalyse échoue.

Faut reconnaître qu'elle en prend la voie, hein, et qu'elle a donc encore de bonnes chances de rester un symptôme, de croître et de se multiplier. Psychanalystes pas morts, lettre suit ! [rires] [53'53"]

Mais quand même méfiez-vous, hein : c'est peut-être mon message sous une forme inversée.  
Peut-être qu'aussi je me précipite, c'est la fonction de la hâte que j'ai mis en valeur pour vous.

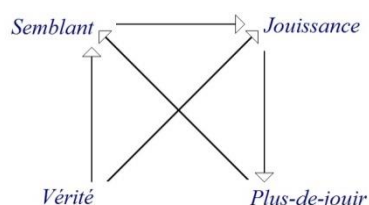
Ce que je vous ai dit peut pourtant avoir été mal entendu...  
ce que je viens de vous dire  
...entendu de sorte que ça soit pris au sens de savoir si la psychanalyse est un *symptôme social*.

Y'a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant.

C'est à quoi Marx a paré, a paré d'une façon incroyable.  
Aussitôt dit, aussitôt fait, ce qu'il a émis implique qu'il y a rien à changer.  
C'est bien pour ça d'ailleurs que tout continue exactement comme avant.

La psychanalyse, socialement, a une autre consistance que les autres discours : *elle est un lien à deux*.  
C'est bien en ça qu'elle se trouve à la place du manque de rapport sexuel.  
Ça ne suffit pas du tout à en faire un symptôme *social* puisque le rapport sexuel il manque dans toutes les formes de sociétés.

C'est lié à la *vérité* qui fait structure de tout *discours*.



C'est bien pour ça d'ailleurs qu'il y'a pas de véritable « société » fondée sur *le discours analytique*.  
Il y a une école, y'a une école qui justement ne se définit pas d'être une société.  
Elle se définit de ce que, de ce que j'y enseigne quelque chose.

Si rigolo que ça puisse paraître quand on parle de l'École freudienne, c'est quelque chose dans le genre de ce qui a fait les Stoïciens par exemple, même les Stoïciens avaient quand même quelque chose comme un pressentiment du lacanisme, *enx*. C'est eux qui ont inventé la distinction du « *signans* » et du « *signatum* ».

Par contre je leur dois, moi, mon respect pour le suicide. Naturellement, ça ne veut pas dire pour des suicides fondés sur un badinage, mais sur cette forme de suicide qui en somme est *l'acte* à proprement parler. Faut pas le rater, bien sûr, sans ça c'est pas un acte. Ouais...

Dans tout ça donc, y'a pas de problème de *pensée*. Un psychanalyste sait que *la pensée* est aberrante de nature, ce qui ne l'empêche pas d'être responsable d'un discours qui soude l'analysant - à quoi ?

Comme quelqu'un l'a très bien dit ce matin : « *pas à l'analyste* », *hein...*

ce qu'il a dit ce matin je l'exprime, je l'exprime autrement, mais je suis heureux que ça converge ...il soude l'analysant au couple *analysant-analyste*. C'est exactement le même truc qu'a dit quelqu'un ce matin.

Bon ! Donc le piquant de tout ça, c'est que ce soit *le réel* dont dépende l'analyste dans les années qui viennent, et pas le contraire. C'est pas du tout de l'analyste que dépend l'avènement du *réel*.

L'analyste, lui, a pour mission de le contrer.

Malgré tout, le *réel* pourrait bien prendre le mors aux dents, surtout depuis qu'il a l'appui du *discours scientifique*.

C'est même un des exercices de ce qu'on appelle « *science-fiction* », je dois dire que je ne lis jamais, mais souvent dans les analyses on me raconte ce qu'il y a dedans, c'est pas imaginable :

- l'*eu-génique*,
- l'*eu-thanasie*,
- enfin toutes sortes d'*eu-plaisanteries* diverses.

Non, là où ça devient drôle c'est seulement quand les savants eux-mêmes sont saisis, non pas bien sûr de la science-fiction, mais ils sont saisis d'une *angoisse* : ça c'est quand même instructif.

C'est bien le symptôme-type de tout avènement du *réel*.

Et quand les biologistes...

pour les nommer ces savants

...s'imposent l'embargo d'un traitement de laboratoire des bactéries, sous prétexte que si on en fait de trop dures et de trop fortes, elles pourraient bien glisser sous le pas de la porte et nettoyer, enfin au moins toute l'expérience sexuée, en nettoyant le *parlêtre*. Ça c'est tout de même quelque chose de très piquant !

Cet accès de responsabilité est formidablement comique, toute vie enfin réduite à l'infection qu'elle est réellement selon toute vraisemblance, ça c'est le comble de l'être-pense ! L'ennui c'est qu'ils ne s'aperçoivent pas pour autant que *la mort se localise* du même coup à ce qui dans *lalangue* - telle que je l'écris - *en fait signe*.

Quoi qu'il en soit, les « *eu...* » un plus haut par moi soulignés au passage, nous mettraient enfin dans l'apathie du *Bien universel* et suppléeraient à l'absence du rapport que j'ai dit *impossible* à jamais, par cette conjonction de Kant avec Sade, dont j'ai cru devoir marquer dans un écrit l'avenir qu'il nous pend au nez - soit le même que celui où l'analyse a en quelque sorte son avenir assuré. « *Français, encore un effort pour être républicains* ». Ce sera à vous de répondre à cette oburgation - *parce que...*

Quoique je ne sache pas toujours si cet article vous a fait ni chaud ni froid.

Il y a juste un petit type qui s'est escrimé dessus... Ça n'a pas donné grand chose.

Plus je mange mon *Dasein*...

comme j'ai écrit à la fin d'un de mes séminaires

...moins j'en sais dans le genre de l'effet qu'il vous fait.

Cette « 3<sup>ème</sup> » je la lis, quand vous pouvez vous souvenir, peut-être, que la 1<sup>ère</sup> qui y revient, j'avais cru devoir y mettre ma parlance, puisqu'on l'a imprimée depuis, ce sous prétexte que vous en aviez tous le texte distribué, hein ?

Si aujourd'hui je ne fais qu'« *ourdrome* », j'espère que ça ne vous fait pas trop obstacle à entendre ce que je lis.

Si elle est de trop, je m'excuse.

*La première* donc...

celle qui revient pour qu'elle ne cesse pas de s'écrire, nécessaire

...*la première* - « *Fonction et champ...* » - j'y ai dit ce qu'il fallait dire.

L'interprétation - ai-je émis - n'est pas interprétation de *sens*, mais jeu sur l'équivoque.

Ce pourquoi j'ai mis l'accent sur le signifiant dans la langue.

Je l'ai désigné de *L'instance de la lettre*, ce pour me faire entendre de votre peu de stoïcisme. [1h 08' 15"]

Il en résulte - ai-je ajouté depuis sans plus d'effet - que c'est lalangue dont s'opère l'interprétation, ce qui n'empêche pas que l'inconscient soit structuré comme un langage, un de ces langages dont justement c'est l'affaire des linguistes de faire croire que lalangue est animée :

- « la grammaire » qu'ils appellent ça généralement,
- ou quand c'est Hjelmslev : « la forme ».

Ça ne va pas tout seul, même si quelqu'un - qui m'en doit le frayage - a mis l'accent sur la grammatologie.

Lalangue, c'est ce qui permet

- que le « *vau* » : *souhait*, on considère que ce n'est pas par hasard que ce soit aussi le « *veut* » de *vouloir*, troisième personne de l'indicatif,
- que le « *non* » niant et le « *nom* » nommant, ce n'est pas non plus par hasard,
- ni que « *d'eux* » : *d*, *apostrophe*, avant ce « *eux* », qui désigne ceux dont on parle ce soit fait de la même façon que le chiffre 2, ce n'est pas là pur hasard, ni non plus arbitraire, comme dit Saussure.

Ce qu'il faut y concevoir, c'est le *dépôt*, l'alluvion, la pétrification qui s'en marque du maniement, par un groupe, de son expérience inconsciente.

Lalangue n'est pas à dire « vivante » parce qu'elle est en usage, c'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule.

Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'aie pas à jouer contre son *jouir*, puisqu'elle s'est faite de ce *jouir* même.

Le *sujet supposé savoir*, qu'est l'analyste dans le transfert, ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient, d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le *réel* dont il se jouit.

Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoncé de ce Réel qui, pour y ex-sister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque.

Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit lalangue qui, cette jouissance, la civilise, si j'ose dire.

J'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du petit (*a*), est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée...

d'idée comme telle, j'entends

...sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés, et c'est seulement par la psychanalyse.

C'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux 3 consistances de tores, de ronds de ficelle qu'il constitue.

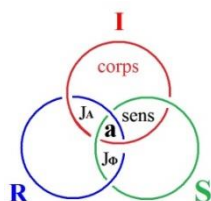
L'étrange est ce lien qui fait qu'une jouissance, quelle qu'elle soit, le suppose, cet objet, et qu'ainsi le « plus-de-jouir »...

puisque c'est ainsi que j'ai cru pouvoir désigner sa place

...soit au regard d'aucune jouissance, sa condition.

Voilà. J'ai fait un petit schéma. Si c'est le cas pour ce qu'il en est de la jouissance du corps en tant qu'elle est jouissance de la vie, la chose la plus étonnante, c'est que cet objet, le (*a*), sépare cette jouissance du corps de la jouissance phallique.

Pour ça il faut que vous voyiez comment c'est fait, comment c'est fait le nœud borroméen.



Que la jouissance phallique devienne anomalique à la jouissance du corps, c'est quelque chose qui s'est déjà aperçu trente-six fois.

J'sais pas combien de types ici sont un peu à la page, là de ces histoires à la « mords-moi le doigt » qui nous viennent de l'Inde, « *Kundalini* » qu'ils appellent ça. Y'en a qui désignent par là cette chose à faire grimpette, grimpette tout le long de leur moelle, qu'ils disent, parce que depuis on a fait quelques progrès en anatomie, alors ce que les autres expliquent d'une façon qui concerne l'arête du corps, ils s'imaginent que c'est la moelle et que ça monte dans la cervelle. Ouais...

L'hors-corps de la jouissance phallique, pour l'entendre - et nous l'avons entendu ce matin, grâce à mon cher Paul Mathis <sup>7</sup> qui est aussi celui à qui je faisais grand compliment de ce que j'ai lu de lui sur l'écriture et la psychanalyse, il nous en a donné ce matin un formidable exemple.

<sup>7</sup> Cf. Paul Mathis : *Instants d'écriture, instants d'analyse*, éd. Léo Scheer, 2002.

C'est pas une lumière, ce Mashimi [lapsus : Mishima]. Et pour nous dire que c'est Saint Sébastien qui lui a donné l'occasion d'éjaculer pour la première fois, il faut vraiment que ça l'ait épaté, c't'éjaculation.

Nous voyons ça tous les jours, les types qui vous racontent que leur première masturbation :

- ils s'en souviendront toujours,
- que ça crève l'écran.

Ouais... En effet, on comprend bien pourquoi ça crève l'écran, parce que ça ne vient pas du dedans de l'écran [ex-sistence].

Lui, le corps enfin, s'introduit dans l'économie de la jouissance - ça c'est là que je suis parti - par l'image du corps.

Le rapport de l'homme - enfin ce qu'on appelle de ce nom - avec son corps, s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire, c'est la portée qu'y prend l'image, et au départ j'ai bien souligné ceci, c'est qu'il fallait pour ça quand même une raison dans le réel, et que la prématuration de Bolk...

c'est pas de moi, c'est de Bolk, moi j'ai jamais cherché à être original, j'ai cherché à être logicien  
...c'est qu'il n'y a que la prématuration qui l'explique cette préférence pour l'image, qui vient de ce qu'il anticipe sa maturation corporelle, avec tout ce que ça comporte bien sûr, à savoir qu'il ne peut pas voir un de ses semblables sans penser que ce semblable prend sa place, donc naturellement qu'il le vomit. Ouais...

Pourquoi est-ce qu'il est comme ça, si inféodé à son image ?

Vous savez le mal que je me suis donné, hein, dans un temps...

parce que naturellement vous ne vous en êtes pas aperçus

...le mal que je me suis donné quand même pour expliquer ça.

J'ai voulu absolument donner à cette image je ne sais quel prototype chez un certain nombre d'animaux, à savoir le moment où l'image ça joue un rôle dans le processus germinal. Alors j'ai été chercher

- le criquet pèlerin,
- un tas de trucs,
- l'épinoche,
- la pigeonne... [1h 21' 40"]

En réalité c'était pas du tout quelque chose comme un prélude, un exercice, c'est des hors-d'œuvre, tout ça.

Que l'homme aime tellement à regarder son image, ben voilà, y'a qu'à dire : c'est comme ça.

Mais ce qu'il y a de plus épatant, c'est que ça a permis le glissement, n'est-ce pas, le glissement du commandement de Dieu.

L'homme est quand même plus « prochain » à lui-même, dans son être, que dans son image dans le miroir.

Et alors qu'est-ce que c'est que cette histoire du commandement « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » si ça ne se fonde pas sur ce mirage...

qui est quand même quelque chose de drôle

...mais comme ce mirage justement est ce qui le porte à haïr non pas « son prochain » mais « son semblable », c'est un truc qui porterait un peu à côté si on ne pensait pas que, quand même, Dieu doit savoir ce qu'il dit, et que y'a quelque chose qui s'aime mieux encore pour chacun que son image. Ouais...

Ce qui est frappant c'est ceci : c'est que s'il y a quelque chose qui nous donne l'idée du « se jouir », c'est l'animal.

On ne peut en donner aucune preuve, mais enfin ça semble bien être impliqué par ce qu'on appelle le corps animal.

La question devient intéressante à partir du moment, si on l'étend et si au nom de la vie on se demande si la plante jouit.

C'est quand même quelque chose qui a un sens, parce que c'est quand même là qu'on nous a fait le coup, on nous a fait le coup du « lys des champs » : « Il ne tisse ni ne file... » a-t-on ajouté.

Mais il est sûr que maintenant, nous ne pouvons pas nous contenter de ça, pour la bonne raison que justement, c'est leur cas, de tisser et de filer. [Cf. Luc XII, 22-27]

Pour nous qui voyons ça au microscope, ben y'a pas d'exemple plus manifeste que c'est du filé.

Alors c'est peut-être de ça qu'ils jouissent, de tisser et de filer, mais ça laisse quand même l'ensemble de la chose tout à fait flottante.

La question reste à trancher si « vie » implique « jouissance ».

Et si la question reste douteuse pour le végétal, ça ne met que plus en valeur qu'elle ne le soit pas pour la parole.

Que lalangue où la jouissance fait défaut, fait dépôt, comme je l'ai dit...

non sans la mortifier, n'est-ce pas, sans qu'elle ne se présente comme du bois mort

...témoigne quand même que la vie, dont un langage fait rejet, nous donne bien l'idée que c'est quelque chose de l'ordre du végétal.

Faut regarder ça de près. Enfin il y a un linguiste comme ça qui a beaucoup insisté sur le fait que le phonème, ça fait jamais sens. L'embêtant c'est que le mot ne fait pas sens non plus, malgré le dictionnaire.

Moi je me fais fort de faire dire dans une phrase, à n'importe quel mot, n'importe quel sens.

Alors, si on fait dire à n'importe quel mot n'importe quel sens : où s'arrêter dans la phrase, où trouver, où trouver l'unité élément ?

Puisque nous sommes à Rome, je vais essayer de vous donner une idée là de ce que je voudrais dire, sur ce qu'il en est de cette *unité*, à chercher du signifiant. Il y a, vous savez, les fameuses « *trois vertus* » dites justement « *théologiques* ».

Ici on les voit se présenter aux murailles sous - exactement partout - sous la forme de femmes plantureuses.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'après ça, à les traiter de *symptômes*, hein, on ne force pas la note, parce que définir *le symptôme* comme je l'ai fait, enfin à partir du *Réel*, c'est dire que les femmes l'expriment aussi très très bien le *Réel*, puisque justement j'insiste sur ce que les femmes sont « *pas-toutes* ».

Alors là-dessus, *l'espérance*... non : *la foi, l'espérance et la charité*, si je les signifie

- de *la foire*,
- de *laisse-spère-ogne - lasciate ogni speranza* [*abandonner tout espoir*] - c'est un métamorphème comme un autre, puisque t'à l'heure vous m'avez passé « *ourdrome* », les dénommer de ça,
- et de finir par le ratage type, à savoir l'*art-chirauté*,

...il me semble que c'est une incidence plus effective pour *le symptôme*, pour *le symptôme* de ces trois femmes,

ça me paraît plus pertinent que ce qui, au moment enfin... où on se met à rationaliser enfin tout,

parce que, est-ce que c'est autre chose que les trois questions de Kant avec lesquelles j'ai eu à me dépêtrer à la télévision, à savoir :

- « *Que puis-je savoir ?* »,
- « *Que m'est-il permis d'espérer ?* » - c'est vraiment le comble...
- et « *Que dois-je faire ?* »

c'est quand même très curieux, enfin n'est-ce pas, qu'on en soit là.

Non pas bien sûr que je considère que « *la foi, l'espérance et la charité* » soient les premiers *symptômes* à mettre sur la sellette.

Enfin c'est pas des mauvais symptômes, enfin ça entretient tout à fait bien la névrose universelle, enfin... n'est-ce pas,

c'est-à-dire qu'en fin de compte les choses n'aillent pas trop mal, enfin qu'on soit tous soumis au *principe de réalité*,

c'est-à-dire au *fantasme*, hein n'est-ce pas. Mais enfin l'Église quand même est là qui veille,

et une rationalisation délirante comme celle de Kant, enfin c'est quand même ce qu'elle tamponne.

J'ai pris cet exemple, comme ça, pour ne pas m'empêtrer dans ce que j'avais commencé d'abord par vous donner comme « *jeu* »,

comme exemple, enfin de ce qu'il faut pour traiter un *symptôme*, n'est-ce pas, quand j'ai dit que l'interprétation,

ça doit toujours être...

*comme on l'a dit*, Dieu merci, ici et pas plus tard qu'hier, à savoir Tostain : le *ready-made*, Marcel Duchamp, qu'au moins vous en entendiez quelque chose

...l'essentiel qu'il y a dans *le jeu de mots*, c'est là que doit viser notre interprétation *pour n'être pas celle qui nourrit le symptôme de sens*.

Et puis *je vais tout vous avouer, hein ? Je vais tout vous avouer...* pourquoi pas ?

Ce truc-là, ce glissement de « *la foi, l'espérance et la charité* » vers *la foire*...

je dis ça parce qu'il y a eu quelqu'un hier soir à la conférence de presse, ou avant-hier soir, à trouver que j'allais un peu fort sur le sujet de *la foi* et de *la foire*

...c'est un de mes rêves à moi, j'ai quand même bien le droit, tout comme Freud, enfin de vous faire part de mes rêves.

Contrairement à ceux de Freud, ils ne sont pas inspirés par le désir de dormir, c'est plutôt *le désir de réveil*, moi, qui m'agite.

Mais enfin c'est particulier. [1h 34' 38"]

Enfin ce signifiant-unité [S<sub>1</sub>], c'est capital, hein. C'est capital mais ce qu'il y a de sensible, c'est que sans... ça c'est manifeste : que *le matérialisme moderne* lui-même, on peut être sûr qu'il ne serait pas né, si depuis longtemps ça ne tracassait les hommes, et si dans ce tracassé, la seule chose qu'ils montraient être à leur portée, c'était toujours *la lettre*.

Quand Aristote - comme n'importe qui, enfin - se met à donner l'idée de l'élément, toujours il fait une série de lettres :

Q, σ, τ, [*rho, sigma, tau*], enfin exactement comme nous.

Il n'y a pas ailleurs... y'a rien qui donne d'abord l'idée de l'élément, au sens où tout à l'heure je crois, je l'évoquais, du grain de sable...

c'est peut-être aussi dans un de ces trucs que j'ai sauté, bon enfin, peu importe

...l'idée de l'élément, l'idée dont j'ai dit que ça ne pouvait que se compter, et rien ne nous arrête dans ce genre :

si nombreux que soient les grains de sable...

il y a déjà un Archimède qui l'a dit

...si nombreux qu'ils soient, on arrivera toujours à les calibrer, mais tout ceci ne nous vient qu'à partir de quelque chose qui n'a pas de meilleur support que *la lettre*.

Mais ça veut dire aussi...

parce que y'a pas de *lettre* sans d'*lalangue*,

...c'est même le problème : comment est-ce que *lalangue*, ça peut se précipiter dans *la lettre* ?

On n'a jamais fait rien de bien sérieux sur *l'écriture*.

Mais ça vaudrait quand même la peine, enfin, parce que c'est là tout à fait un joint. Ouais...

Donc que le signifiant soit posé par moi comme *représentant un sujet auprès d'un autre signifiant*, c'est la fonction qui s'avère de ceci...  
comme quelqu'un aussi l'a remarqué tout à l'heure,  
et faisant en quelque sorte frayage à ce que je peux vous dire  
...c'est la fonction qui ne s'avère qu'au *déchiffrage* qui est tel, que nécessairement c'est au *chiffre* qu'on retourne,  
et que c'est ça le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse :

- c'est que le déchiffrage se résume à ce qui fait *le chiffre*,  
à ce qui fait que *le symptôme* c'est quelque chose qui avant tout *ne cesse pas de s'écrire du réel*,
- et qu'aller à *l'appivoiser* jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque, c'est là par quoi le terrain est gagné  
qui sépare *le symptôme* de ce que je vais vous montrer sur mes petits dessins,  
sans que *le symptôme* se réduise à la jouissance phallique.

Ouais... Il faut que j'en saute un bout comme ça.

Mon « *se jouit* » d'introduction, ce qui pour vous en est le témoin, c'est que votre analysant présumé se confirme d'être tel, à ceci :  
*qu'il revienne*, parce que je vous le demande : pourquoi est-ce qu'il reviendrait...  
vu la tâche où vous le mettez  
...si ça ne lui faisait pas un plaisir fou ?

Outre qu'en plus, souvent enfin... il en remet, à savoir qu'il faut qu'il fasse encore d'autres tâches pour satisfaire à votre analyse.  
Il « *se jouit* » de quelque chose, et non pas du tout de ce « *je souis* », parce que tout indique, tout doit - même par vous - indiquer :  
- que vous ne lui demandez pas du tout simplement de *daseiner*, *d'être là*, comme moi je le suis maintenant,  
- mais plutôt, et tout à l'opposé, de mettre à l'épreuve cette liberté de *la fiction de dire n'importe quoi*,  
qui en retour va s'avérer être *impossible*.

C'est-à-dire que ce que vous lui demandez, c'est tout à fait de quitter cette position que je viens de qualifier du *Dasein*  
et qui est plus simplement celle dont il se contente. Il s'en contente justement de s'en plaindre,  
à savoir de ne pas être conforme à l'être social, à savoir qu'il y ait quelque chose qui se mette *en travers*.

Et justement de ce que quelque chose se mette *en travers*, c'est ça qu'il aperçoit comme *symptôme*, comme tel *symptomatique du réel*.  
Alors en plus y'a l'approche qu'il fait de le penser, mais ça c'est ce qu'on appelle le bénéfice secondaire, dans toute névrose.

Tout ce que je dis là n'est pas vrai forcément dans l'éternel...

ça m'est d'ailleurs complètement indifférent

...c'est que c'est la structure même du *discours* que vous ne fondez qu'à reformer, voire réformer les autres *discours*,  
en tant qu'au vôtre ils *ex-sistent*. Et c'est dans le vôtre, dans votre discours, que le parlêtre épuisera cette insistance qui est la sienne  
et qui dans les autres - les autres discours - reste à court.

Alors où se loge ce « *ça se jouit* » dans mes registres catégoriques de *l'imaginaire*, *du symbolique* et *du réel* ?  
Voilà, il faut quand même pour que vous pigiez.

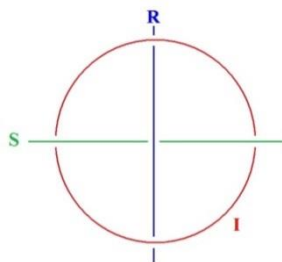
Pour qu'il y ait nœud borroméen...

regardez là ce qui est en haut

pour qu'il y ait *nœud borroméen*, ce n'est pas nécessaire que mes 3 *consistances* fondamentales soient toutes *toriques*.

Comme vous l'avez peut-être - enfin comme ça - comme c'est peut-être venu à vos oreilles,  
vous savez qu'une droite peut être censée se mordre la queue à l'infini [cf. [Desargues et le plan projectif](#)].

Alors du *symbolique*, de *l'imaginaire* et du *réel*, il peut y avoir un des trois - le *réel* sûrement -  
qui lui se caractérise justement de ce que j'ai dit : de ne pas faire « *tout* », c'est-à-dire de ne pas se boucler.  
Supposez même que ce soit la même chose pour le *symbolique*.



Il suffit que *l'imaginaire*, à savoir un de mes 3 *tores*, se manifeste bien comme l'endroit où assurément on tourne en rond, pour que - avec deux droites - ça fasse *nœud borroméen*.

Ce que vous voyez en haut...

dont ce n'est pas par hasard, peut-être, que ça se présente  
comme l'entrecroisement de deux  $\Phi$  de l'écriture grecque

...ce que vous voyez en haut c'est peut-être bien aussi quelque chose qui est tout à fait digne d'entrer dans le cas du *nœud borroméen*.

Faites sauter aussi bien la continuité de la droite que la continuité du rond, ce qu'il y a de reste...

que ce soient une droite et un rond, ou que ce soient deux droites

...est tout à fait libre, ce qui est bien la définition du nœud borroméen.

Alors, en vous disant tout ça j'ai le sentiment - enfin je l'ai même noté dans mon texte -

que *le langage*, c'est vraiment ce qui ne peut avancer qu'à se tordre et à s'enrouler,

à se contourner d'une façon enfin dont après tout je ne peux pas dire que je ne donne pas ici l'exemple. [1h 48' 19"]

Faut pas croire qu'à relever le gant pour lui...

enfin à marquer dans tout ce qui nous concerne à quel point nous en dépendons

...faut pas croire que je fasse ça tellement de gaieté de cœur.

Ce qui me paraît comique c'est simplement qu'on ne s'aperçoive pas que y'a aucun autre moyen de penser, et que des psychologues, à la recherche de la pensée qui ne serait pas parlée, impliquent en quelque sorte que *la pensée pure*, si j'ose dire, ça serait mieux.

Dans ce que tout à l'heure j'ai avancé de cartésien, le « *je pense donc je suis* » nommément, y'a une erreur, y'a une erreur profonde,

c'est que ce qui l'inquiète [*la pensée cartésienne*] c'est que quand elle imagine que la pensée fait « *étendue* », si on peut dire.

Mais c'est bien ce qui démontre qu'il n'y a de *pensée* si je puis dire, de *pensée pure*, de pensée qui ne soit pas soumise aux contorsions du langage, que justement la pensée de « *l'étendue* ».

Et alors, ce à quoi je voulais vous introduire aujourd'hui, et que je ne fais en fin de compte après deux heures, que d'y échouer,

que de ramper, c'est ceci : c'est que *l'étendue* que nous supposons être l'espace qui nous est commun, à savoir les 3 dimensions, pourquoi diable est-ce que ça n'a jamais été abordé par la voie du *nœud* ?

Je fais une petite sortie, comme ça... une évocation citatoire du vieux Rimbaud et de son effet de « *Bateau ivre* », si je puis dire :

« *Je ne me sentis plus tiré par les haleurs* ». [Rimbaud : *Bateau ivre*]

Y'a aucun besoin de rimbateau, ni de poète, ni d'Éthiopoète, y'a aucun besoin de ça pour se poser la question

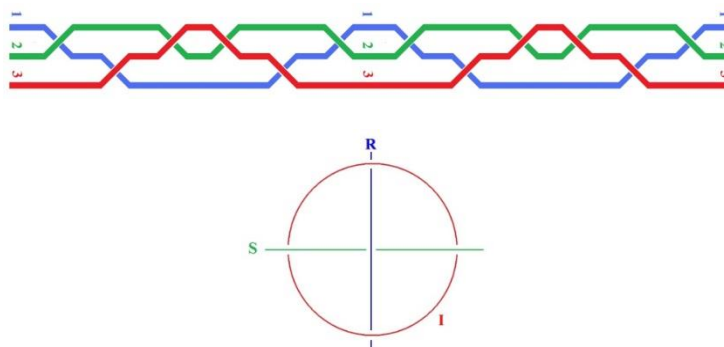
de savoir pourquoi des gens qui incontestablement taillaient des pierres...

et ça c'est la géométrie, la géométrie d'Euclide

...pourquoi ces gens qui quand même, ces pierres, avaient ensuite à les hisser au haut des pyramides...

et ne le faisaient pas avec des chevaux : chacun sait que les chevaux ne tiraient pas grand-chose tant qu'ils n'avaient pas... tant qu'on n'avait pas inventé le collier

- comment est-ce que ces gens, qui donc tiraient eux-mêmes tous ces trucs, c'est pas d'abord *la corde* et du même coup *le nœud*, qui est venu au premier plan de leur géométrie ?
- Comment est-ce qu'ils n'ont pas vu que grâce au *nœud* et à *la corde*, cette chose dans laquelle les mathématiques les plus modernes elles-mêmes, c'est le cas de le dire : *perdent la corde*, car *on ne sait pas comment formaliser ce qu'il en est du nœud*, y'a un tas de cas où on perd les pédales et où le mathématicien... C'est pas le cas du *nœud borroméen*, ça le mathématicien s'est aperçu que *le nœud borroméen* c'était simplement une tresse, et le type de tresse du genre le plus simple. Bon...



Alors il est évident que, par contre, ce nœud là, tel que je vous l'ai mis là en haut, enfin de cette façon d'autant plus saisissante, que c'est elle qui nous permet de ne pas faire dépendre toutes les choses de *la consistance torique* de quoi que ce soit, mais seulement *au moins d'une*, et cette *au moins une*, c'est elle qui, si vous la rapetissez indéfiniment, peut vous donner l'idée, l'idée là sensible, sensible en ceci que si nous ne supposons pas *le nœud* se manifester du fait que *le tore imaginaire* que j'ai posé là se rapetisse, se rapetasse à l'infini, nous n'avons aucune espèce d'idée du *point*, parce que les deux droites telles que je viens de vous les inscrire là, les droites que j'attribue... que j'affecte des termes, des termes du *symbolique* et du *réel*, elles glissent l'une sur l'autre, enfin si je puis dire, à perte de vue.

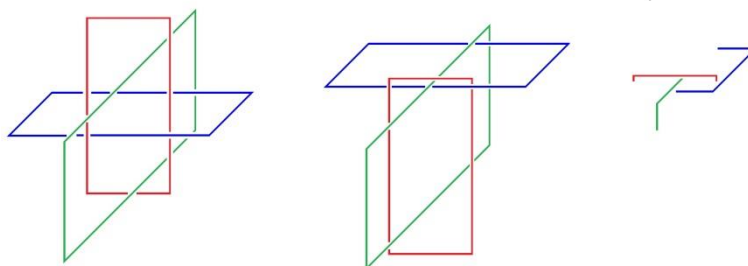
Pourquoi est-ce que deux droites, deux droites sur une surface, sur un plan, se croiseraient, s'intercepteraient ? On se le demande ! Où est-ce qu'on a jamais vu quoi que ce soit qui ressemble...

...comment est-ce que, en dehors de ce phénomène du sciage, on peut imaginer que la rencontre de deux droites c'est ce qui fait un point ? Il me semble qu'il en faut au moins trois.

Bon alors ceci, ceci bien sûr nous emmène un tout petit peu plus loin. Vous lirez ce texte qui vaut ce qu'il vaut, mais qui est au moins amusant. Bon... Faut quand même que je vous montre...

Ceci bien sûr, naturellement, vous désigne, vous désigne la façon dont en fin de compte le nœud borroméen rejoint bien ces fameuses 3 dimensions que nous imputons à l'espace, sans d'ailleurs nous priver d'en imaginer tant que nous voulons, et voir comment ça se produit un nœud borroméen, quand justement nous le mettons dans cet espace.

Vous voyez là une figure à gauche, et c'est évidemment en faisant glisser d'une certaine façon ces trois rectangles, qui font déjà parfaitement nœud à soi tout seul, c'est en les faisant glisser que vous obtenez la figure d'où part tout ce qu'il en est de ce que je vous ai montré tout à l'heure, et de ce qui constitue un nœud borroméen, et dont je vais vous donner l'exemple à simplement retourner cette page... Voilà ! Ça c'est *le nœud borroméen* tel qu'on se croit obligé de le dessiner.



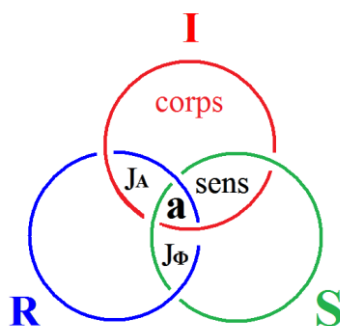
Alors tâchons quand même de voir de quoi il s'agit, à savoir que dans ce *réel* se produisent des corps organisés et qui se maintiennent dans leur forme, c'est ce qui explique que des corps *imaginent* l'univers.

C'est pourtant pas surprenant que hors du *parlêtre*, nous n'ayons aucune preuve que les animaux pensent au-delà de quelques formes, à quoi nous les supposons être sensibles, de ce qu'ils y répondent de façon privilégiée.

Mais ce que nous ne voyons pas et ce que les éthologistes - chose très curieuse - mettent entre parenthèses...

vous savez ce que c'est que les éthologistes, c'est les gens qui étudient les mœurs et coutumes des animaux ...c'est pas une raison pour que nous imaginions nous-mêmes que le monde est monde, pour tous animaux le même, si je puis dire, alors que nous avons tant de preuves que même si nous... enfin *si notre corps, l'unité de notre corps* nous force à le penser comme *univers*, c'est évidemment pas « monde » qu'il est : c'est *immonde*.

C'est quand même du *malaise* que quelque part Freud note, du *Malaise dans la civilisation*, que *procède toute notre expérience*.





Ce qu'il y a de frappant c'est que le corps, puisque pour le désigner :

- le corps c'est celui-ci, c'est ce rond là [I : *imaginaire*],
- ce rond c'est le *réel* [R : *réel*]...

...le corps, c'est très frappant qu'à ce malaise il contribue, il contribue d'une façon dont nous savons très bien l'animer...  
animer si je puis dire, animer les animaux

...de notre peur.

*De quoi nous avons peur ?*

Ça ne veut pas simplement dire : à partir de quoi avons-nous peur ?

*De quoi avons-nous peur ?*

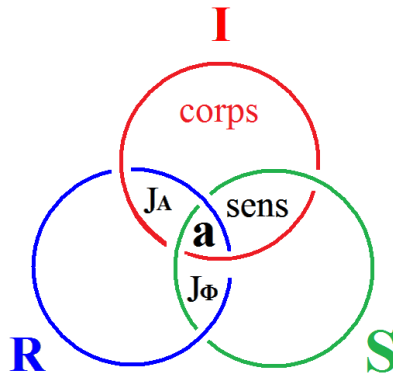
De notre corps !

C'est ce que manifeste ce phénomène curieux sur quoi j'ai fait un séminaire toute une année et que j'ai dénommé de *l'angoisse*. *L'angoisse* c'est justement quelque chose qui se situe ailleurs dans notre corps, c'est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient, de nous réduire à notre corps.

Comme quand même c'est très très curieux que cette débilite du *parlêtre* ait réussi à aller jusque-là, c'est qu'on s'est aperçu que l'angoisse c'est pas la peur de quoi que ce soit dont le corps puisse se motiver, c'est une peur de la peur, et qui se situe si bien par rapport à ce que je voudrais aujourd'hui pouvoir quand même vous dire...

puisque sur les 66 pages que j'ai eu la connerie de pondre pour vous,  
naturellement je m'en vais pas me mettre à parler comme ça encore indéfiniment

...ce que je voudrais bien vous montrer c'est ceci : c'est que dans ce que j'ai imaginé pour vous, à identifier chacune de *ces consistances* comme étant celles de *l'imaginaire, du symbolique et du réel*, ce qui fait lieu et place pour *la jouissance phallique*, est ce champ qui, de la mise à plat du nœud borroméen, se spécifie de l'intersection que vous voyez ici [JΦ].



Cette intersection elle-même, telles que les choses se figurent du dessin, comporte deux parties, puisqu'il y a une intervention du troisième champ, qui est ce point dont le coincement, le coincement central définit *l'objet(a)*.

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est sur cette place du *plus-de-jouir* que se branche toute jouissance, et donc ce qui est externe dans chacune de ces intersections, ce qui est externe à un de ces champs, en d'autres termes *la jouissance phallique*, ce que j'ai là écrit du JΦ, c'est ça qui en définit ce que j'ai qualifié tout à l'heure de *l'hors-corps*.

De même, le rapport est le même de ce qui est le cercle de droite où se gîte *le réel*, par rapport au *sens*.

C'est bien...

et c'est là que j'insiste, que j'ai insisté notamment lors de la conférence de presse

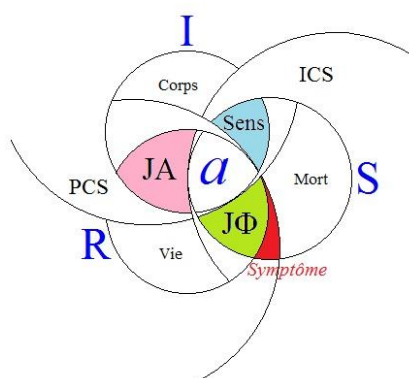
...c'est que, à *nourrir le symptôme - le réel - de sens, on ne fait que lui donner continuité de subsistance*.

C'est en tant, au contraire, que quelque chose *dans le symbolique* se resserre de ce que j'ai appelé « *le jeu de mots, l'équivoque* » ...

lequel comporte *l'abolition du sens*

...que tout ce qui concerne *la jouissance*, et notamment *la jouissance phallique* [JΦ] peut également se resserre, car ceci ne va pas sans que vous vous aperceviez de la place dans ces différents champs, du *symptôme*. [2h 10' 00"]

La voici telle qu'elle se présente dans la mise à plat du *nœud borroméen* :



Le *symptôme* est irruption de cette anomalie en quoi consiste la *jouissance phallique*, ce pour autant que s'y étale, que s'y épanouit, ce manque fondamental que je qualifie du *non-rapport sexuel*. C'est en tant que dans l'interprétation, c'est uniquement sur les *signifiants* que porte l'intervention analytique, que quelque chose peut reculer du *champ du symptôme*.

C'est ici dans la *symbolique*, le *symbolique* en tant que c'est la *langue* qui le supporte, et que le savoir inscrit de la *langue* qui constitue à proprement parler l'inconscient s'élabore, qu'il *gagne sur le symptôme*, ceci n'empêchant pas que le cercle marqué là du *S* ne corresponde à quelque chose qui de ce savoir ne sera jamais réduit, c'est à savoir l'*Urverdrängt* de Freud, ce qui de l'inconscient ne sera jamais interprété.

En quoi est ce que j'ai écrit au niveau du cercle du *réel* le mot « *vie* » ?

C'est qu'incontestablement de la *vie*...

après ce terme vague qui consiste à énoncer « *le jouir de la vie* »

...de la *vie* nous ne savons rien d'autre, et tout ce à quoi nous induit la science c'est de voir qu'il n'y a rien de plus *réel*...

ce qui veut dire rien de plus *impossible*

...que d'imaginer comment a pu faire son départ cette construction chimique, qui d'éléments...

répartis dans quoi que ce soit et de quelque façon que nous voulions le qualifier par les lois de la science

...se serait mis tout d'un coup à construire une molécule d'ADN, c'est-à-dire quelque chose dont je vous fais remarquer

que très curieusement, c'est bien là qu'on voit déjà, qu'on voit la première image d'un *nœud*,

et que s'il y a quelque chose qui devrait nous frapper, c'est qu'on ait mis si tard à s'apercevoir que quelque chose dans le *réel*...

et pas rien : la *vie* même

...se structure d'un *nœud*.

Comment ne pas s'étonner qu'après ça, nous ne trouvions justement nulle part, nulle part ni dans l'anatomie, ni dans les plantes grimpances, qui sembleraient expressément faites pour ça, aucune image de *nœud* naturel ?

Je vais vous suggérer quelque chose : est-ce que ça ne serait pas là le signe d'un autre type de refoulement, d'*Urverdrängt* ?

Enfin quand même, ne nous mettons pas trop à rêver, nous avons avec nos « *traces* » assez à faire.

Que la *représentation*...

jusques et y compris le *préconscient* de Freud

...soit justement ce qui fait que la *J<sub>A</sub>* que j'ai écrit et qui veut dire *jouissance de l'Autre*, *jouissance de l'Autre en tant que para-sexuée*...

- jouissance pour l'homme de la supposée *femme*,

- et inversement pour la femme que nous n'avons pas à supposer puisque « *La femme* » n'existe pas, mais pour *une femme* par contre, l'homme qui, lui, est « *tout* » hélas, il est même *toute jouissance phallique [J<sub>Φ</sub>]*,

...que pour que cette *jouissance de l'Autre [J<sub>A</sub>]*, *para-sexuée*, qui n'existe pas, ne pourrait, ne saurait même exister que par l'intermédiaire de la *parole*...

de la parole d'amour notamment, qui est bien la chose, je dois dire, la plus paradoxale et la plus étonnante

et dont il est évidemment tout à fait sensible et compréhensible que Dieu nous conseille de *n'aimer que son prochain*,

et non pas du tout de se limiter à *sa prochaine*, car si on allait à sa prochaine on irait tout simplement à l'échec,

c'est le principe même de ce que j'ai appelé tout à l'heure *l'art-chirauté* chrétienne

...cette jouissance de l'Autre c'est là que se produit ce qui montre

- qu'autant la *jouissance phallique [J<sub>Φ</sub>]* est *bors corps [a]*,

- autant la *jouissance de l'Autre [J<sub>A</sub>]* est *bors langage, hors symbolique*,

...car c'est à partir de là...

- à savoir : à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a, comment dire, *de plus vivant ou de plus mort* dans le langage,

- à savoir : la *lettre*

...c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au *réel*.

Cette *jouissance de l'Autre*, dont chacun sait à quel point c'est *impossible*, et contrairement même au mythe, enfin qu'évoque Freud, qui est à savoir que l'Éros ça serait de faire *Un*, mais justement c'est de ça qu'on crève, c'est qu'en aucun cas deux corps ne peuvent en faire qu'*Un*, de si près qu'on le serre, j'ai pas été jusqu'à le mettre dans mon texte, mais tout ce qu'on peut faire de mieux dans ces fameuses étreintes, c'est de *dire* « *serre-moi fort* », mais on ne serre pas si fort que l'autre finisse par en crever quand même ! [rires] De sorte qu'il n'y a aucune espèce de réduction à l'*Un*. C'est la plus formidable blague.

S'il y a quelque chose qui fait l'*Un*, c'est quand même bien le sens, le sens de l'élément, le sens de ce qui relève de la mort. Je dis tout ça parce qu'on fait sans doute beaucoup de confusion...

à cause d'une certaine *aura* de ce que je raconte  
...on fait sans doute beaucoup de confusion sur le sujet : que le langage, je ne trouve pas du tout que ce soit la panacée universelle.

C'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est-à-dire que c'est ce qu'il a de mieux, que l'inconscient ne dépend pas étroitement de *lalangue*, c'est-à-dire de ce qui fait que *toute lalangue* est une langue morte, même si elle est encore en usage. [2h 20' 07"]

Ce n'est qu'à partir du moment où quelque chose s'en décape qu'on peut trouver un principe d'identité de soi à soi,  
- et c'est non pas quelque chose qui se produit au niveau de l'Autre,  
- mais quelque chose qui peut se produire au niveau de la logique.  
C'est en tant qu'on arrive à *réduire toute espèce de sens*, qu'on arrive à cette sublime formule mathématique de l'identité de soi à soi qui s'écrit  $x = x$ .

Pour ce qui est de *la jouissance de l'Autre*, y'a qu'une seule façon de la remplir, et c'est à proprement parler le champ où naît *la science*, où la science naît pour autant que bien entendu, comme tout le monde le sait, c'est uniquement à partir du moment  
- où Galilée a fait des petits rapports de *lettre à lettre* avec une barre dans l'intervalle,  
- où il a défini la vitesse comme la différence, comme la proportion d'espace et de temps,  
ce n'est qu'à partir de ce moment-là...

comme quelque chose, comme un petit livre que je crois a commis ma fille le montre bien  
...ce n'est qu'à partir de ce moment-là qu'on est sorti de toute cette notion en quelque sorte intuitive et empêtrée de « *l'effort* », qui a fait qu'on peut arriver à ce premier résultat qu'était la gravitation.

Nous avons fait quelques petits progrès depuis, mais qu'est-ce que ça donne en fin de compte, la science ?

Ça nous donne à nous mettre sous la dent, à la place de ce qui nous manque dans le rapport...

dans le rapport de *la connaissance*, comme je disais tout à l'heure,

...ce qui nous donne à cette place en fin de compte ce qui pour la plupart des gens, tous ceux qui sont là en particulier, se réduit à des *gadgets*, *bein* : la télévision, le voyage dans la lune, et encore le voyage dans la lune, vous y allez pas, il n'y en a que quelques-uns sélectionnés, mais vous le voyez à la télévision.

- C'est ça ! C'est ça, la science part de là. Et c'est pour ça que je mets espoir dans le fait que, passant *au-dessous* de toute représentation, nous arriverons peut-être à avoir sur la vie quelques données plus satisfaisantes.

Alors là la boucle se boucle, et ce que je viens de vous dire tout à l'heure :

- à savoir que l'avenir de la psychanalyse est quelque chose qui dépend de ce qu'il adviendra de ce *réel*,
- à savoir si les *gadgets* par exemple gagneront vraiment à la masse, si nous arriverons à devenir nous-mêmes animés vraiment par les *gadgets*.

Je dois dire que ça me paraît peu probable, nous n'arriverons pas vraiment à faire que le *gadget* ne soit pas un *symptôme*, car il l'est pour l'instant tout à fait évidemment.

Il est bien certain qu'on a une automobile... comme *une fausse femme*, on tient absolument à ce que ça soit un phallus, mais ça n'a de rapport avec le phallus que du fait que c'est le phallus qui nous empêche d'avoir un rapport avec quelque chose qui serait notre répondant sexuel. C'est notre répondant para-sexué, et chacun sait que le « *para* » ça consiste

- à ce que chacun reste de son côté,
- que chacun reste *à côté* de l'autre.

Bon ben voilà, c'est à peu près...

Je vous résume ce qu'il y avait là, dans mes 66 pages, avec ma bonne résolution de départ qui était de lire...

Je faisais ça, comme ça, dans un certain esprit, parce qu'après tout, accaparer la lecture, c'était vous en décharger d'autant, et peut-être faire que vous pourriez - et c'est ce que je souhaite - enfin *lire* quelque chose.

Si vous arriviez à vraiment *lire* ce qu'il y a dans cette mise à plat du *nœud borroméen*, je pense que ça serait là dans la main vous toper quelque chose qui peut vous rendre service autant que la simple distinction du *réel*, du *symbolique* et de l'*imaginaire*.

Pardon d'avoir parlé si longtemps. [2h 25' 11" : fin] [Applaudissements]